

Le cimetière des secrets perdus

Le gris du ciel s'harmonise parfaitement à la couleur de mon cœur. La température est idéale. Je marche, non que dis-je, j'erre. Je déambule, je vais où mes pas me mènent. Mes pensées s'évanouissent, mes tracas se dissipent, mon âme est en promenade.

Même délaissée par les rayons d'un soleil trop timide, la forêt est resplendissante. Il n'y a pas de champignons, qu'importe. Je ne suis pas bredouille, bien au contraire. Je suis riche de liberté. Je suis heureuse de ma fortune. Je sais que j'ai de la chance. J'ai le pouvoir de m'échapper lorsque mon esprit le réclame dans un lieu aussi reposant. Je marche. Je contemple. Je me ressource. Je me nourris sur place.

Mes pérégrinations me conduisent souvent à des lieux remarquables. J'ai ainsi pu croiser la route de deux arbres si amoureux que leurs troncs enlacés avaient abouti à une fusion totale. Et lorsque le vent et les éléments les eurent séparés dans leurs cimes, ils décidèrent de se rejoindre malgré tout. L'un fit pousser une branche en direction de l'autre qui l'accueillant si chaleureusement, lui permit de le traverser. Le résultat en est des plus spectaculaire.

Je n'ai aucune attente particulière aujourd'hui. Mon seul but étant de me ressourcer. Et pourtant, lorsque j'aperçois ce que je pense être une vieille ruche, je ne peux que céder à la tentation d'aller voir de plus près. Elle m'appelle. Mon erreur de jugement est vite constatée. Il ne s'agit point d'une ruche mais d'un coffre fort. Oui, un coffre fort dans les bois ! Quelle étrange !

Ouvert de façon inadéquate, et pour le moins intrusive, il ne peut plus être utile. Ceci n'explique pas pour autant qu'il fût abandonné en ce lieu de nature. Bien que n'ayant aucune formation de détective, j'ai lu quelques Agatha Christie et autres Sherlock Holmes. Ma capacité de déduction a fait le reste. Des cambrioleurs bien costauds emportent un coffre fort et choisissent un coin reculé pour le dépouiller. Une partie de son dos gît à ses côtés. Tel un couvercle de boîte de sardines, un morceau de sa paroi interne rebique fièrement. La rouille se délecte de l'ensemble alors que la nature tente de reprendre ses droits. Les araignées sont les plus téméraires et ont investi la cavité emplies d'un lit de feuilles mortes. C'est parmi les feuilles mortes de son pourtour que j'entrevois une couleur inhabituelle. La nature, on le sait tous, recèle de fabuleux trésors, mais je ne la pense pas capable d'engendrer un carré bleu en plastique. Un écrin à bijou ayant beaucoup moins de valeur que son contenu a été délaissé sur le sol.

Mes capacités physiques ne me permettant pas de nettoyer complètement le site, je décide de ramasser les matières non décomposables afin de les replacer dans le coffre non transportable. D'autres résidus issus de la pétrochimie constellent la litière en décomposition. Je collecte, je déplace. Alors que je m'apprête à quitter les lieux non sans un sentiment d'incomplétude, je constate que j'ai oublié un dernier fragment bleu.

Le bâton qui le révèle me sert également à le retourner. Le format rectangulaire et le nom d'un organisme bancaire renommé me permettent de présumer que je suis en train de me saisir d'un étui de carte bleue. Ce que je n'avais pas anticipé, c'est qu'il soit encore garni. J'obtiens donc en une fraction de seconde le nom et le prénom du délesté mais aussi une date approximative du forfait. Ce mode de paiement possède, en général, une validité de deux ans ; or celle-ci périmé en avril 2007. Nous sommes en 2021. Cela confirme la vétusté du larcin.

Un dernier coup d'œil. Plus de bleu à l'horizon. Et toujours pas dans le ciel.

Si le destin m'a conduite ici, il a un but. Peut-être pas celui de me rendre riche, à moins que les malfaiteurs aient perdu une part du butin dans leur fuite, je m'interroge. Je vérifie encore une dernière fois, m'accrochant à cette idée futile. Mes pas m'éloignent mais mes pensées demeurent

autour de ma trouvaille incongrue. Le sentier n'est pas loin. La luminosité soudaine qu'il offre est nettement visible. D'ici peu, je l'aurais rejoint. L'endroit est particulièrement sauvage. Les ronces, les arbustes, les arbrisseaux et même les lianes tentent de m'en empêcher. Mon attention est maximale. Je regarde où je mets les pieds. Et tout le reste.

A la faveur d'une hésitation, mon regard scrute mon environnement à la recherche du trajet le moins énergivore et carnivore. J'analyse telle une statisticienne le ratio végétation/distance de mes différentes options. Mes yeux reçoivent moult informations : la largeur des troncs, l'enchevêtrement des ronces, la hauteur des herbes et un parallélépipède gris. Un nouveau coffre-fort s'offre à mes yeux. Je m'en approche faisant fi de mes observations végétales. Il n'a rien à envier au précédent. Ni la rouille, ni la violence qu'il a dû subir. Peut-être le surpasse-t-il ? De composition différente, ses sévices le furent aussi. La paroi extérieure semble n'avoir opposé aucune résistance. Elle ne devait certainement son existence qu'à quelques exigences purement esthétiques. Elle laisse donc largement entrevoir une épaisse armature faite de sable et de ciment. A l'instar de son compagnon d'infortune, l'objet du prélèvement gît à ses côtés. Lui aussi, est là, offrant un dos béant sur une cavité dépouillée.

Je ne peux que remarquer un rectangle de plastique gris sur sa droite. Sans même anticiper une éventuelle morsure d'un arachnide dérangé, je m'en saisis en l'ouvrant. Il s'agit d'un classeur souple qui a dû contenir quelques documents nécessitant une mise sous protection. Aucun intérêt pour l'instant. Telle une spéléologue débutante, je m'agenouille afin d'explorer l'ancre. Une plaque métallique sépare la cavité. Les deux côtés sont vides. Vides d'humanité mais pas de nature. Ne voyant pas de justification à changer de technique, j'utilise à nouveau un bâton que je transforme rapidement en barbe à papa. La vue est maintenant dégagée, je peux y jeter un œil. Sur le plafond, j'aperçois une plaque. Elle porte le nom du fabricant, un numéro de série et la masse de l'objet. 207 kg. Ils devaient être rudement costauds les cambrioleurs, ou nombreux, ou bien équipés.

Presque déçue de n'avoir pu récolter d'autres informations, je m'en éloigne. Plus de calculs, plus de décisions, je trace. Lorsque je rejoins le sentier, mes mollets portent les stigmates de mon inconséquence. Qu'importe, je ne ressens rien. Mes idées sont absorbées par mes découvertes.

La nuit porte conseil dit-on. La dernière fut prolifique. Je n'ai pas dormi comme je l'aurais voulu. Encombrée de pensées diverses mais toutes centrées sur ma découverte de la veille. Des conseils, finalement, je n'en reçois que très peu, ce sont davantage des questions qui m'assaillent. Je m'interroge, j'imagine, je pose des éventualités. Les heures s'égrainent et je récolte les fruits de mon insomnie. Je pense à la victime. Je pense à sa femme, à ses enfants. Je sais la secousse que provoque une telle invasion de son espace intime. Nous avons nous-même été délesté d'un véhicule quelques années auparavant. Se sentir violé et pillé, c'est être réduit à rien, c'est perdre une partie de son existence, son importance, son intégrité.

Le contenu d'un fourgon et celui d'un coffre-fort diffèrent et je conviens aisément que leur douleur avait dû dépasser la notre. Que met-on dans un coffre-fort ? Des objets et documents de valeur. Des secrets. Des morceaux de sa vie. Que contenait le classeur de l'inconnu ? Des titres bancaires, des brevets ou documents techniques sujets à l'espionnage industriel, ou simplement des souvenirs d'une époque révolue mais heureuse ? Je ne le sais pas. Je ne le saurai jamais. Qu'importe ? Je pense à ces secrets, à ces mystères, qui perdus pour leurs propriétaires ne furent pas estimés à leur juste valeur par leurs dérobeurs. Les secrets ne revêtent-ils pas d'intérêt uniquement lorsqu'ils le restent ? Certains souhaitent emporter leurs secrets dans leur tombe. Cette fois-ci, ce sont les confidentiels qui s'en sont chargés. C'est dans ce cimetière de coffres-forts volés qu'ils reposent désormais et à jamais.